

Entretien croisé Sara et Valérie Dayre

Lecture Jeune : Comment vous êtes vous rencontrées ?

Sara : J'ai connu Valérie Dayre en découvrant l'album *L'Ogresse en pleurs*. Les illustrations de Wolf Erlbuch sont magnifiques et le texte de Valérie Dayre me semble exceptionnel parce qu'il y a des interprétations multiples et surtout une écriture très forte et je suis sensible aux belles écritures. Et il est vrai que dans la littérature jeunesse, l'écriture n'est pas mise en avant. C'est d'abord le message. Et ce texte aborde de nombreux thèmes : la mère, l'amour, la dévotion, etc. et ce texte a du « style ». Pour moi, le style en écriture c'est un peu comme le style dans les albums. Grâce au travail sur le style, il y a quelque chose d'intéressant qui se dit. Et nous nous sommes rencontrées lors d'un salon à Grenoble et je lui ai dit que j'adorais cet album, que j'adorais son style. Et Valérie m'a demandé si elle pouvait m'envoyer un texte pour que je l'illustre ce sur quoi j'ai répondu que je n'illustrais pas des textes d'auteurs mais le texte m'intéressait. Je l'ai reçu et j'ai pleuré. J'ai pris des feuilles de papier et j'ai commencé à faire des images.

Valérie Dayre : j'avais les images de Sara en tête lorsque j'ai écrit le texte. Nous nous sommes rencontrées en avril 2006 et je lui ai envoyé mon texte début juillet.

LJ : Vous étiez émue par ce texte et les images sont venues immédiatement ?

Sara : Les images sont venues tout de suite car le style était parfait, c'est une histoire que j'aurais pu inventer et de fait de je n'avais pas de problèmes d'adaptation, qui plus est c'est quelque chose que je ne saurais pas faire. D'ailleurs ça s'est révélé être un échec avec le premier éditeur, même si Valérie avait complètement adhéré à mes images. L'éditeur avait accepté le texte de Valérie mais avait refusé mes images. Il a eu deux explications : d'une part il avait des illustrations qu'ils ne « voyaient » pas en lisant le texte et d'autre part l'éditeur estimait que je n'interprétais pas assez librement le texte.

J'ai pris son texte, un papier noir sur lequel j'ai fait mes recherches de couleur et j'ai très vite trouvé mes couleurs ; blanc, rouille, noir et rouge et je me suis racontée quelque chose d'abstrait pour trouver les sensations fortes sur chaque page. J'ai déterminé d'abord un nombre de pages. Puis j'ai relu et j'ai choisi ce que j'allais mettre en avant. Et la dernière est interprétée par beaucoup comme une image de mort. Alors que pour moi ce sont des corbeaux et c'est une belle image. Mais j'aime bien cette double interprétation. J'ai construit cette image parce que j'ai imaginé que la personne venait de nouveau libérer le chien et que cette fois c'était réussi. Et quand comme moi on aime les corbeaux on s'aperçoit que ce sont des animaux qui sont tous ensemble et quand ils voient quelque chose, l'un donne le signal et ensuite, ils partent tous ensemble et le corbeau dit : « on a libéré le chien » ; « il se passe quelque chose ».

Valérie Dayre : J'ai vu très rapidement ses images. Tout comme elle avait accepté mon texte tel quel, je n'ai pas empiété sur son travail. Et j'ai reçu ses images avec enthousiasme et je n'allais pas discuter les images. Le travail était remarquable et magnifique et correspondait à ce que j'attendais mais je n'en attendais pas moins !

Quand j'ai rencontré Sara, le texte n'était pas écrit. J'avais une idée mais je n'ai pas pensé « album » et c'est la rencontre avec Sara et son travail qui m'a permis d'achever ce « texte », ce « prélude » et il a fallu des images pour parvenir à cet objet étrange. C'était une perfection, nous travaillions toutes les deux dans le même sens et Sara n'est pas là pour distordre le texte, le mentir ou le contredire. Et si j'étais un peu « débrouillarde » avec mes mains, je voudrais dessiner ce chien.

LJ : Valérie Dayre vous aviez des images en écrivant ce texte ?

Valérie Dayre : Non et c'est ce qui peut sembler paradoxal, mais c'est ce que j'attendais, dans le sens où j'étais satisfaite. Je ne sais pas imaginer hors de l'emprise des images, ce sont souvent des images stéréotypées. Et je pense que c'est un album poignant, « qui fait pleurer dans les chaumières » et qui fait se détourner de ce genre d'histoires, « Oh, on sait ! Arrête de nous faire mal ! Tu as besoin d'appuyer là-dessus ? »

Lecture Jeune : Comment est née cette histoire ?

Valérie Dayre : Elle peut naître chez tout le monde. Il hurle encore ce chien. Ces temps-ci, il pleurait tout le temps l'après-midi. Ecrire cet album ne m'a pas aidé à mieux vivre la captivité de ce chien mais je l'ai dit. Il s'agit de redire des choses essentielles.

Sara : c'est une sorte de manifeste. A Lille, j'ai présenté ce titre dans une maternelle, les enfants avaient 3-4 ans. Nous avons fait un atelier avec du papier déchiré, ils ont raconté leur histoire. Et au bout d'un moment, ils m'ont dit qu'il y avait là un hamster et que la classe était en discussion pour savoir s'ils devaient libérer ce hamster ou le garder en classe. En cela ce livre est un manifeste car il ouvre à la réflexion. Quelqu'un m'a dit « Je sais que je ne lirai jamais » mais il sera dans ma bibliothèque. Il y a des livres, il suffit qu'ils existent. Par exemple, pour mes enfants il s'agit du *Cheval blanc de Suho*, d'Akaba (paru en 1981 chez Garnier frères). Le cheval est tué. C'est important d'avoir un livre qu'on n'ouvre pas mais sa présence est là. Beaucoup d'enfants, quand ils posent la question, connaissent la réponse mais ils viennent voir exactement ce que vont répondre les autres. C'est une démarche philosophique et non pas parce qu'ils ne savent pas.

LJ : Quelle réception d'*Enchaîné* ?

VD : souvent les retours d'adultes sont les plus chagrins et les plus amusants, comme toujours.

Sara : Nous avons effectué une rencontre à Luçon, avec des bibliothécaires et des bénévoles. Nous étions 5 et ils avaient lu et étudié cet album. Ces dames, après nous avoir entendues ont dit, qu'en fait, si elles devaient recommencer, elles ne feraient pas la même chose. Car elles essayaient de faire « accoucher » aux enfants de la morale de l'histoire.

Sara : ce n'est pas bien de maintenir un chien enchaîné. Lire c'est avoir une recette et ce n'est pas du tout s'imaginer qu'une image, un texte, un film, etc. en vous parlant à un niveau de votre sensibilité, ça vous permet de connaître ce que vous pouvez aimer ou ressentir. Ce qui est intéressant c'est de faire en sorte que le lecteur reconnaisse le texte ou l'image avec son émotion et les vivent et après vient l'exercice de la pensée. Et on peut ensuite se situer soi, plutôt que de subir les recettes des uns ou des autres.

VD : elle demandait aux enfants de réagir sur une émotion, de vérifier s'ils avaient bien compris la morale de cette histoire. Elles avaient compris quelque chose sur leur travail. Et l'une d'elles avait compris qu'elle voulait que l'enfant lise comme elle. Une bibliothèque à côté de chez moi, une bibliothécaire ne voulait pas l'acheter car « on ne libère pas quelqu'un en le tuant ». Une autre bibliothécaire disait qu'elle le classait dans les albums « à partir de 3 ans ». Je ne sais pas, mais je ne me pose pas les questions des bibliothécaires. L'album peut être pris comme une recette, une méthode mais elle n'entend pas ce que peut apporter la littérature.

LJ : Qu'est-ce qu'un texte d'album ?

VD : Il y a des choses qui ne sont pas du roman ; un moment, un sentiment, un cri ne font pas de la matière pour un roman et c'est un album. Si je n'avais pas rencontré Sara, je n'aurais peut-être pas abouti ce texte. Il fallait que j'aie en tête quelqu'un qui puisse entendre ce texte ; je n'aurais pas aimé qu'un éditeur me propose un illustrateur ; qu'ils me proposent des images déchirantes, poignantes, etc.. Ce texte représente des années de captivité du chien, et moi, mettre

des mots dessus, je ne pouvais pas l'écrire. Il y avait une ou deux phrases lancinantes qui revenaient et il a fallu que je pense album, Sara, ses animaux, etc.

LJ : Vous parlez de « manifeste » ; d'écriture comme un combat Valérie Dayre et pour vous Sara, qu'en est-il, c'est une question d'engagement ?

Sara : La première fois que j'ai fait des albums, je les ai d'abord faits pour moi et on m'a mis dans le rayon jeunesse car les images sont prévues pour la jeunesse. C'est tout. Je suis ravie car un enfant comme un adulte ce sont des êtres vivants et je ne fais pas de hiérarchie. Mais dans mes albums, il y a ce désir du « militantisme de l'image ». Le premier album que j'ai fait, c'était car je n'en pouvais plus de ce rapport texte/image, notamment dans la presse où j'ai travaillé et j'ai réalisé l'album *Dans la ville*, pour montrer que l'image parle et démontrer que le rapport texte/image est souvent raté et quant il est réussi c'est souvent une manipulation. Je ne cherche pas à faire passer des informations et il est important que ce soit de la fiction et pas des « recettes ». Mon engagement est sur l'image, pour que les gens prennent conscience de l'image. Les gens sont en mesure de se mettre en relation avec leur partie sensible. Pour le lecteur de mes albums, une image lui parle et il prend la parole pour dire ce qu'il y a sur cette image et forcément on parle de soi à ce moment là.

Et je m'insurge contre la position du téléspectateur qui va voir des informations et ne pas se rendre compte qu'il est pris en étau entre un texte et une image dont il ne va pas comprendre le sens car il y a un texte qui est présenté avec cette image et plus ce sera fait astucieusement, plus le téléspectateur est prisonnier d'une émotion induite mais qui ne lui appartient pas. Et pourquoi constamment manipuler ces images ? Le premier acte de militantisme et de s'insurger contre les manipulations. Et je pense qu'il y a un travail à faire sur l'image et je donne la parole à mon spectateur et à mon lecteur.

LJ : vous connaissez l'œuvre de Valérie Dayre ? Certains font écho selon vous à votre œuvre ?

Sara : Je connais les titres parus à L'école des loisirs et notamment, *Les nouveaux malheurs de Sophie*. Il y a la confrontation des points de vue que l'on retrouve dans ses romans et la découverte de son authenticité. Je dirais que ce sont nos points communs et puis, l'attention au style.

LJ : question citation entretien (la revue des livres pour enfants)

Sara : Oui, il y a un moment où on choisit d'être soi, c'est sûr et ça passe par une solitude, ne serait-ce qu'intellectuelle et pas forcément physique. Lorsque j'ai réalisé mes albums, j'ai toujours été dans une profonde solitude, seule sur les choix, seule sur l'image. Dans une grosse entreprise, l'extrême solitude, était d'essayer de penser la société dans laquelle on était. Comme dirait Marx « le pire ennemi du salarié c'est le salarié », il s'agissait de penser à sa position, ses choix, par rapport à cet engrenage quand il commence à y avoir compression du personnel, rivalités, ce qui s'est mis à exister très fortement dans les années 85 et comment on fait pour vivre ça ? Quel choix on fait ? Et pour moi c'était un questionnement important.

VD : A cette époque tu peignais déjà ?

Sara : C'est en 88 que j'ai commencé à faire des albums. J'ai fait des images car j'avais un problème sur l'image. J'ai pris du papier déchiré par hasard. A l'époque, il fallait chercher de l'argent à la banque le vendredi à 16h, sinon c'était foutu pour le week-end ! Comme il me manquait de la peinture à l'huile ou de l'essence de Térébenthine, je n'ai pas pu ce week-end peindre, et j'ai pris du papier que j'ai déchiré et j'ai raconté des histoires. Mais je ne pensais pas à l'album mais je pensais la construction du récit, dans une structure qui convenait à la forme de l'image.

LJ : Le rapport aux mots ?

Sara : À 30 ans, je vous aurais dit que les mots sont des armes avec lesquelles on tue. Et que la définition du mot, ça me semble important. Mais ça ne m'a pas empêché de mettre des mots mais à chaque fois ce sera un point de vue de l'un des personnages.

LJ : Valérie vous connaissez ces ouvrages ?

VD : Je ne sais pas lire des images et je tente de m'éduquer et j'ai chaque fois un petit ravissement. Il y a des affinités mais nous aurions pu travailler sans cela, c'est la sensibilité, le style qui m'importait. Il se trouve que nous avons des idées communes sur le monde qui nous entoure mais le préalable, ça a été le respect mutuel pour notre travail. Son travail me touche.

LJ : La technique du papier déchiré ?

VD : Je m'en fiche. Elle utiliserait une autre technique ce serait certainement très bien aussi. Selon moi, ce n'est pas la technique qui crée l'œuvre. Elle aurait pu faire des illustrations à la peinture et j'aurais ressenti la même émotion.

Sara : Pour moi c'est la même chose. J'observais au Louvre une toile de Vinci qui représentait Sainte-Anne, La Vierge et Jésus et des dames passent en disant « Des Jésus ! Toujours des Jésus ! » Je me retourne et dit « C'est vrai ! » Mais ce que je trouvais dommage c'est qu'elles ne voient pas cette peinture de Léonard de Vinci, très intéressante car en fait, tous ces peintres avaient une technique éblouissante de peinture à l'huile, tous étaient à la même Ecole et qu'est-ce qui fait la différence entre Léonard de Vinci et les autres ? C'est l'intention et l'effort mis dans le style. J'aurais pu raconter *Enchaîné* avec du charbon ou avec une aquarelle très léchée. La construction de l'image est importante.

Sara : la déchirure participe à la construction de l'image. Il a cet aspect incertain. Et ce qui caractérise ce travail est cette émotion. Et énormément de choses passent dans la construction. Je travaille énormément mes images. Dans leur succession.

Comment je vais faire pour donner cette impression ? Dans cet album, rien n'est logique, là c'est juste cette impression et ici c'est l'extrême solitude du chien qui ressort ici sur cette déchirure que j'ai beaucoup travaillée ? Elle n'est pas venue comme ça. J'ai tenté plusieurs formes pour arriver à cette ligne qui pour moi était la bonne et pour ajouter à cette tragédie du chien. Et donc, là on en prenait toute l'ampleur. Cette déchirure apportait cette abandon, la blessure du chien, réalisée dans le papier.

Je me mets à la place du papier comme s'il avait quelque chose à dire.

LJ : pourquoi avoir choisi de représenter le personnage qui tue et les gouttes de sang ?

Sara : une image forte, parce que c'est fait. C'était évident de le représenter : l'horreur du meurtre. C'était intéressant de voir « en face » cette extrême violence qui libère. Car on peut lire ce texte et ne pas voir ça.

VD : oui, tu as eu un abord complètement frontal.

LJ : Il y a des mots qui tuent et des images qui tuent aussi. Que disent les enfants de cet album ?

Sara : les enfants rattachent à leur vécu. A la mort du chien qu'il connaît. A Nancy, lors d'un salon, les gens venaient me raconter la mort du chien qu'ils avaient connu. Le chien est un être sur lequel il plane un silence total. Un animal domestique sur lequel s'exerce les choses les plus merveilleuses et les plus épouvantables. Et quand on parle de la mort du chien, cela touche beaucoup les gens.

VD : je pensais que ce genre de thématique avait déjà été traité. Pour moi plein de gens pouvaient avoir envie de l'écrire et de l'illustrer. Et mon éditeur m'a dit que la plupart du temps

les histoires avec des chiens étaient assez légères, excepté l'album *Un jour, un chien* de Gabrielle Vincent, qui est bouleversant.

Sara : dans les albums quand on parle des animaux on parle des êtres humains.

LJ : les projets ?

Sara : Je n'ai pas de projets avec Valérie Dayre.

VD : Ce n'est pas le numéro 0 d'une série à venir, je n'en sais rien. Une lectrice m'a dit « c'est un classique ». J'ai d'autres projets d'albums mais rien pour l'instant de « concret ». Mais que ce soit avec Elbruch ou Sara. J'avais vu *Moi papa ours* et je voulais qu'il travaille sur ce texte, qu'ils ont fait traduire et il a accepté d'illustrer ce texte. Mais je ne pourrais pas faire un projet où j'interviens sur les images.

Sara : il faut distinguer la production, de la cohabitation, de la création. Avec les enfants, il crée chacun leur propre album et pas l'album de la classe et ça ne me semble pas du tout le même travail qu'un album pour la classe. Un travail personnel n'a rien à voir avec un travail collectif.